

Fortunio

De Gide à Dostoiewsky

Parler à des méridionaux, méridional moi-même, du plus russe des romanciers, la tâche est assez dangereuse pour me séduire. J'aime les aventures, les risques de la pensée. Et certes, lorsque j'ai pénétré dans un roman de Dostoïwsky, je me trouve en pays de toutes parts inconnu. Est-ce à dire que je n'en puisse rien rapporter d'utile ? Lorsque, en vertu de mon âme gréco-latine, l'on insinue que tout autre doit me rester étrangère, quelque chose en moi proteste. Si sollicité par leurs, j'écoute cet appel, en quoi est-ce que j'atteinte à mon héritage classique ? En appliquant à l'inconnu mes habitudes de logique, d'ordre et de clarté, fais-je autre chose que les utiliser ? D'autres, plus respectueux peut-être, ou plus douillets, se contentent de les contempler. Ce qui n'est que moyen devient leur objet ; ils mettent leurs outils dans une vitrine, et les contemplent... A quel scepticisme, à quelle torpeur intellectuelle ils aboutissent, hélas ! vers quel néant ils se dirigent — je n'ai pas à l'examiner ici. Je ne puis toutefois me retenir de noter, en passant, combien la mort lente mais certaine effraye moins la plupart des hommes que le danger problématique d'une aventure. Marchez paisiblement vers le néant, alors seulement vous serez un sage... Oh ! Je ne croyais pas la sagesse si répandue !

Je ne fais que redire ici, en termes gauches et téméraires, ce qu'André Gide lui-même, adversaire du protectionnisme intellectuel, exprima à maintes reprises, avec une insistance émouvante. Je pense à ses pages magistrales contre la thèse des « *Déracinés* », cette « *Que-*

relle du peuplier » où malheureusement Maurras répondit à la place de Barrès ; à l'enquête de « la Phalange » sur l'opportunité d'un nationalisme littéraire ; à la réponse de Gide ; à la riposte des « Guêpes » (1) ; à la réponse de Gide aux « Guêpes »... Du moins par l'importance des idées en jeu, ces polémiques se maintenaient dans des régions élevées — d'où elles retombaient, il est vrai, dès que Gide se taisait. Elles n'eurent certes pas de résultat bien précis, mais une issue, par où les idées jetées dans les esprits, avant que la discussion ne fut close — s'échappèrent — s'échappèrent vers cette grande route dangereuse qui est en quelque sorte le prolongement de tout ouvrage de Gide. Aujourd'hui que la guerre, la révolution russe, le malaise moral et économique des nations ont rendu plus pressantes, et plus épineuses, ces questions, nous trouvons réalisé vers la connaissance des littératures étrangères un grand progrès ; (2) souterrainement dirai-je, si le snobisme n'avait prêté main-forte, comme toujours, à ceux qui travaillèrent en silence. Est-ce à dire que la résistance, la méfiance du public aient disparu ? — Non, certes, et j'ajoute : heureusement.

L'attitude réservée de la critique, aujourd'hui que Gide réunit en volume ses conférences sur Dostoïewsky, les réticences de la Nouvelle Revue Française elle-même, (3) en sont, entre mille, un indice.

*

* *

*« A ne vouloir admettre de l'étranger que ce qui déjà nous ressem-
« ble, où nous puissions trouver notre ordre, notre logique et, en
« quelque sorte, notre image, nous commettons une grave erreur. Oui,
« la France peut avoir horreur de l'informe, mais d'abord Dos-*

(1) Jeune revue à tendances conservatrices.

(2) Voir : la Revue Européenne, la revue Europe, les feuillets spéciaux de la N. R. F. et des Nouvelles littéraires, les traductions de Conrad sous la direction de Gide, les préfaces de Tourgueniev, de Tchekhov, par E. Jaloux, de Pirandello par B. Crémieux, etc.

(3) Voir l'intéressant article de M. Michel Arnould, et le dernier paragraphe en particulier.

« *toïewsky n'est pas informé ; loin de là : tout simplement ses codes de beauté sont différents de nos codes méditerranéens ; et lors même qu'ils le seraient davantage, à quoi servirait le génie de la France, à quoi s'appliquerait sa logique, sinon précisément à ce qui a besoin d'être ordonné* (4).

Déjà, nous lisons dans « *Nouveaux prétextes* » :

« *...Eh ! libre à vous, Messieurs, si vous ne vous sentez pas de force à en attaquer d'autres et les réduire à composition, libre à vous de vous en tenir aux terres déjà labourées ! Mais admettez que ceux à qui la robustesse, la hardiesse, la curiosité, et peut-être certaine inquiétude ambitieuse et passionnée proposent une aventure plus hardie s'en prennent à ces terres nouvelles — sans être moins Français pour cela.* »

Oui, appliquer à la découverte de ces « *abîmes* » où se complait Dostoïewsky nos qualités d'éclairage et de composition, il semble que ce soit faire un usage logique de cette logique dont nous sommes si fiers. Il semble... En fait, nous ne daignons guère les appliquer qu'à ce qui leur ressemble ; et de là à nier l'importance, voire l'existence de ce qui en diffère, il n'y a qu'un saut. Encore l'ignorance complète des sentiments informes du cœur humain est-elle préférable à un éclairage immédiat, qui risquerait de les détruire, ou de les dénaturer. Appliquer sa logique à « *ce qui a besoin d'être ordonné ?* » — Sans doute, mais combien prudemment ! Il y faut une patience extrême, et plutôt la pénombre que la clarté. Il faut surtout ne pas confondre logique et bon sens, ce qui n'est pas la même chose. Or, c'est ainsi, j'en ai peur, que la plupart interpréteront le conseil de Gide ; et rien d'étonnant, alors, si Dostoïewsky les décourage aussitôt ; ou si, s'impatientant à mi-route, ils reviennent vers ces codes psychologiques plus commodes où les sentiments humains sont classés pour toujours, clairs et bien distincts les uns des autres : l'amour, l'amitié, la jalousie, le désir, l'amour-propre, — bien décidés à nier, désormais, tout phénomène, en dehors de ces compartiments !

(4) Dostoïewsky, p. 283.

Avouons-le : Il entre autant de paresse que de prudence dans ces hésitations en face de l'étrange. Un jeune critique, M. Hovyert, dont nous aimons, par ailleurs, le talent, écrivait cet hiver : « *Racine est complexe ; Gide est compliqué* ». Peut-on avouer plus ingénument sa paresse ? (5). Nous les trouvons confortables, ces plateaux où les générations précédentes nous ont hissés ; pourquoi nous aventurerions-nous vers les abîmes ? — Ah ! Craignons que l'étranger ne voie là nos limites — et, certes, il se tromperait lourdement. N'oublions pas, (puisque, plus ou moins directement, c'est de tradition qu'il s'agit) n'oublions pas que nos meilleurs psychologues n'ont pas eu peur des régions obscures de l'âme ; qu'ils se sont de préférence, d'instinct, attachés, au contraire, à ses incohérences, à ses voltes-faces les plus déconcertantes. Il suffit, pour s'en convaincre, de relire la *Chartreuse de Parme*, Adolphe et Racine.

À l'origine de cette paresse d'esprit, il y a un malentendu. Nous croyons d'avance que le complexe est le propre des compliqués. Quelle erreur ! C'est un esprit très simple, j'allais écrire : candide qu'il faut avoir, pour admettre, et surtout pour comprendre cette cohabitation, chez la plupart des personnages de Dostoïewsky, des sentiments les plus incompatibles en apparence, les plus opposés. Ceci semble un paradoxe, et comme essayer de prouver le contraire nous enfoncerait dans un dédale, je passe tout de suite aux exemples :

Le prince Muichkine est épris tout à la fois, avec une égale ardeur et une égale sincérité, d'une jeune fille et d'une courtisane. Or, il si peu compliqué, si peu pervers qu'on l'appelle « *l'Idiot* ». C'est aussi grâce à sa simplicité d'esprit qu'à la fin du roman, lorsque son rival et ami Rogogine a tué la femme qu'il aime, nous le voyons passer la nuit de veille à côté de celui-ci, tendrement. Et que Rogogine ne soit pas dérobé, voilà qui n'est pas moins troublant. Ces entrelacements de sentiments contradictoires sont-ils extraordinaires ? Ou, simplement, les trouvons-nous tels parce que nous n'avons pas accoutumé d'y songer ? — ou encore, et ceci est plus grave, parce que, lorsque nous sommes portés à sentir ainsi, nous détournons nos sen-

(5) Nouvelle revue critique, n° 2, à propos de « *Approximation* » de M. du Bod.

timents, en vertu de notre phobie de ce que nous appelons d'avance l'anormal, de leur pente secrète. Dans le premier cas, par exemple, nous forcerions notre cœur à choisir, dans le deuxième, à la haine. Nous ne sommes pas des « idiots ! »

Le prince Muichkine me fait songer au roi Candaule. Il est si bon, Candaule, et sa femme, Nyssia, si belle, qu'un soir, débordant de confuse tendresse, il faut qu'il la prête à son ami... Ainsi donc, en cette minute de candeur parfaite, l'amour et l'amitié coexistent en cet homme ? — Ma logique, non : mon bon sens, se révolte. Mais que m'importe ici son avis ? — Hélas ! quand Cygès ôte l'anneau qui le rendait invisible, Nyssia, s'apercevant de sa méprise, elle aussi se révolte : Candaule ne l'aime plus ! Elle excite Cygès au meurtre, et Cygès devient roi. — « *Je ne sentais en moi que de la bonté !* » gémit Candaule en tombant... — Ah ! ce cri ne ressemble guère au : « *Aie ! au cœur quel pincement bizarre !* » de Cyrano lorsque Christian embrasse Roxane au bord du balcon. Les sentiments humains (et je parle des plus courants, qui sont peut-être les plus faussés) prennent un tout autre aspect, suivant qu'on en observe la surface, ou l'intérieur.

Je sais que de tels exemples surprennent. Mais notez que les personnages dont je parle sont des personnages-types, presque symboliques. Muichkine est malade, et Candaule un peu fou. Que ceci n'amoindrisse pas leur importance à nos yeux. C'est précisément pour attirer l'attention sur leur simplicité profonde, que Gide et Dostoïewsky l'ont, pour ainsi dire, exaltée.

*

* *

Mais que la candeur est donc proche de la perversité ! « *Toute œuvre d'art est un lieu de contact, ou, si vous préférez, un anneau de mariage du ciel et de l'enfer* », nous dit Gide, que ses méditations sur Dostoïewsky reconduisent, en fin de compte, au sein même de ses pensées intimes. C'est là, en effet, que se trouve le point de contact le plus subtil entre ces deux grands esprits. Mais c'est aux dernières pages seulement que nous les voyons adhérer.

La critique a souligné combien Gide s'est plu à marquer les points de ressemblance entre son modèle et lui, avec quelle complaisance, sur ce portrait amoureuxment tracé, le visage du peintre s'est miré... Ceci ne me paraît pas tout à fait exact. Car enfin, même s'agirait-il d'un pastel, tant que travaille le portraitiste, il n'y a pas de vitre.

Certes, dès le début nous entrevoyons les points de ressemblance, mais surtout la distance entre eux, et Gide, peu à peu, avec des détours, lentement mais passionnément, la franchir.

Si la complexité des personnages de Dostoïewsky était faite pour le séduire, et surtout ces voltes-faces dans leur conscience, si rapides et continuelles qu'on en vient à distinguer à peine en eux le bien du mal, le mal du bien — quelle peine dut-il avoir à s'assimiler leur humilité russe, et cette soumission, cette résignation passionnée de l'individu en face de l'Évangile ! Je citais tout à l'heure *le roi Candaule*, mais voici que je songe à la convalescence de l'Immoraliste, à cette palyngénésie merveilleuse dont il est aussi question, en écorché, aux premiers chapitres des *Nourritures Terrestres*. A quelle exaltation de l'individu nous la voyons aboutir ! C'est plutôt Nietzsche qu'on évoque ici. Mais j'ai dit que la résignation de soi-même était, chez Dostoïewsky, passionnée. C'est par là, face à l'Évangile contre quoi Nietzsche, lui, vint buter, que ces âmes extrêmes se rencontrent. Il reste à mesurer, si possible, le chemin parcouru.

Les grandes routes sont toujours ouvertes aux esprits aventureux et les chemins dangereux vers les montagnes. Puissè-je avoir donné à quelques-uns le désir de s'échapper vers eux ! Plus profonds sont les gouffres, plus hautes les cimes, plus déserts les sentiers ! J'ai ouvert le plus de fenêtres que j'ai pu. S'il plaît à quelques-uns de casser les vitres, je les laisserai dire, ensuite, que c'est ma faute, ou celle du vent.

Gabriel d'AUBARÈDE.

